

Pour non-liseurs

Réjean Beaudoin, Jean-Pierre Issenhuth, Suzanne Robert et Pierre Turgeon

Volume 30, numéro 3 (177), juin 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60483ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R., Issenhuth, J.-P., Robert, S. & Turgeon, P. (1988). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 30(3), 107–113.

POUR NON-LISEURS

RÉJEAN BEAUDOIN
JEAN-PIERRE ISSENHUTH
SUZANNE ROBERT
PIERRE TURGEON

Adèle H., version espagnole

Dans son roman *Le Silence des sirènes*, Adelaïda Garcia Morales (Nouveau Cabinet Cosmopolite, Stock) met en scène, dans les montagnes arides d'Andalousie, une sorte de princesse de Clèves contemporaine, une religieuse portugaise volontairement cloîtrée dans un village inhospitalier, une Adèle Hugo qui ne poursuit pas l'objet de son amour, mais en alimente constamment l'image dans ses rêves. Roman triste, parfois lugubre, au climat toujours inquiétant, saturé de superstitions et de conjurations du mauvais œil, à l'écriture simple et efficace, le livre de Morales est l'histoire d'un suicide «sous faux prétexte», d'une disparition, d'une auto-élimination où l'amour se définit comme la quête inlassable d'un objet inconnu. Cela manque peut-être d'un certain pouvoir de persuasion; malgré tout, c'est une lecture inoubliable, surtout lorsqu'on est obligé de lire...

S.R.

Échos d'un ailleurs

Comment un monde expulsé trouve-t-il en son sein déchiré le germe du renouveau? Le XVe siècle finissant présente un curieux tableau entre la grouillante nuée du Moyen Âge et l'aube épurée de la Renaissance. Soldats, marchands, rois et marins, chacun avec ses motivations propres, sont à l'affût de ce qui peut se produire: apocalypse ou régénération?

L'Espagne chasse les Juifs de son territoire, après les Maures, la même année qu'elle découvre l'Amérique: le Nouveau Monde sort toujours de l'Ancien avant de hanter les rivages imprévus de la Mer Océane. *La Fête des fous*, roman de Paul Zumthor (l'Hexagone, «Fictions», 1987, 235 pages), est un généreux prélèvement du tissu de l'Europe au seuil de sa vocation universelle¹. C'est une biopsie spirituelle, une opération à crâne ouvert, une joyeuse trépanation par où l'on voit s'élever peu à peu la pression démoniaque d'une chrétienté au gant de fer. «Faute de dominer l'univers, pourquoi ne point dialoguer avec lui?» (p. 197) D'une taverne de Marseille jusqu'au port espagnol de Palos au fond du golfe de Cadix, entre les chiens teigneux, les filles perdues et les moines puissants à la cour, se joue le sort de l'Occident². Il y a plus de quidams pressés et d'aventuriers en maraude que de héros proprement dits dans cette histoire qui se récite plutôt comme une ballade en prose, truffée de savoureux proverbes, nourrie de randonnées triviales, semée d'illuminés ou de croquants. Les acteurs sublimes et les actions grandioses restent lisibles entre les lignes d'un code d'initiés (médiévistes), mais c'est aussi au profit du lecteur non prévenu que s'effectue ce renversement de la perspective historique. Roman de la vie quotidienne sous les rois très catholiques, l'écriture y est hautement descriptive, scrupuleusement précise, richement documentée. On a cependant l'impression parfois de lire un texte traduit, comme dans ces

1. *C'est même la navigation bordière autour de l'Espagne, de Gibraltar à Londres et à Bruges, qui a permis l'explosion, préparée à l'avance, des Grandes Découvertes. C'est la concentration capitaliste internationale de Séville qui explique, en grande partie, la première Amérique.* (Fernand Braudel, «Pour une histoire sérielle: Séville et l'Atlantique (1504-1650)», dans *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, collection «Champs», no 23, 1969, p. 143)

2. *L'histoire des navires n'est pas une histoire en soi. Elle est à resituer entre les autres histoires qui l'entourent et la soutiennent. Ainsi la vérité, sans se refuser, se dérobe une fois de plus devant nous.* (Fernand Braudel, «Positions de l'histoire en 1950», *op. cit.*, p. 28)

versions du grec ou du latin classiques à travers lesquelles filtrait difficilement la belle lumière antique.

R.B.

Un prix largement mérité

Quel contentement incomparable, lorsqu'on est obligé de lire, d'entrer en cachette dans une librairie, d'y fouiner, d'y traîner en simple curieux et de s'offrir le luxe de choisir un livre pour soi, dont on n'aura pas à analyser publiquement la réussite ou l'échec, qu'on gardera secret, qu'on lira sans prendre de notes, qu'on fera semblant, plus tard, de n'avoir jamais lu, un livre qu'on conservera dans la stricte intimité de notre pensée... Enfin un livre inespéré qui nous tiendra éveillé... Un livre comme ils devraient être, tous autant qu'ils sont... C'est le cas du prix Guérin 1987, *Les dimanches sont mortels*, de Francine D'Amour. Un récit sordide, prenant, convaincant. L'histoire d'une famille vue par la plus jeune des deux filles, Mathilde. La longue déchéance d'un père alcoolique. Un dimanche tranché en heures interminables. Un style tranchant aussi, avec des pauses lyriques. Je n'en dirai pas plus. Qu'on me laisse les plaisirs secrets de cette lecture.

S.R.

Tout est prévu

Consciente que nous vivons des temps troublés, inquiétants et perturbateurs pour l'ego, la revue *L'Actualité* (mars 1988) présente une publicité de plus en plus réconfortante. D'abord, sur la calvitie: trois pages de solutions. Quand vous avez retrouvé vos cheveux, vous vous présentez la tête haute chez Groupe Investors, qui vous donnent les clés de la prospérité. Si vous perdez les clés, vous pouvez vous saouler au Grand-Marnier ou à la vodka Smirnoff en écoutant Radio-Cité sur un matelas Simmons. Ou bien, vous bourrer de biscuits Bahlsen avec le feu sacré du pédagogue, puisque pour chaque biscuit mangé, la compagnie munificente promet qu'un enfant «prendra goût aux beaux-arts». (Oui, Bahlsen a découvert cet heureux effet de vases communicants: plus vous

devenez obèse, plus l'enfance se cultive.) Ou bien encore, vous pouvez vous sauver à peu près partout, avec toutes les compagnies d'aviation ou les chaussures de tennis Nicke Air Play, qui donnent l'impression de voler. Au cas, improbable, où l'avion tomberait, Alfred Dallaire, qui réussit de mieux en mieux dans le chagrin, promet presque de vous attendre sur les lieux de l'écrasement. Et ce n'est pas fini. L'Association Nucléaire Canadienne, qui ne recule devant rien, vous soustraira aux mains des croque-morts de Dallaire. On l'apprend à la page 115: «Le nucléaire sauve des vies maintenant.» Dans le réconfort, on n'était jamais allé si loin.

J.-P.I.

«La poésie n'est pas seule». Et vous?

La poésie fait peur. Comme la drogue et la folie. Avec elle, les mots cessent de servir d'excuses. Ils livrent sans merci à un monde impensable, imperfectible. Mais elle se fait rare. Elle demande qu'on ralentisse la lecture, alors que triomphe l'accélération. Comment trouver le temps d'habiter un poème? «Trop compliqué», dit-on souvent pour justifier un refus de comprendre. Trop simples, au contraire, devrait-on rétorquer devant la poésie et la philosophie, qui se manifestaient d'un même souffle chez Héraclite, mais qui trop rarement aujourd'hui s'éclairent l'une l'autre.

La poésie n'est pas seule, affirme Michel Deguy avec le titre d'un petit ouvrage d'un abord plutôt abrupt, mais qui vaut l'escalade (Seuil, 186 pages). Que veut-il dire? D'abord que les figures travaillent tout le langage, y compris celui de Monsieur Jourdain. Ensuite que les arts sont nombreux et que chacun dans son registre mime ce qu'il n'est pas. Ce qui manque à la poésie? La matière sensible, la musique et la pensée philosophique.

Et sa puissance, souveraine, lui vient de répondre à la question: *à quoi ça ressemble?* Plutôt qu'à: *qu'est-ce que c'est?* A est A, mais aussi non-A. Notre existence est d'être-comme. «Ce à quoi elle 'ressemble', les œuvres de l'art l'imaginent et le montrent.» Elles y arrivent d'abord en ébranlant les certitudes

qui nous libèrent du souci en nous mettant à l'abri d'un récit rentable. «Devenez symboles, et vous aurez gagné», affirmait un personnage de Kafka. «Oui, mais symboliquement seulement», lui répondait un autre.

À ce jeu de qui perd gagne, les poètes s'adonnent depuis longtemps. Sans jamais pouvoir remporter la mise, parce que tout gain se transforme en perte. Deguy ne cède pas à la facilité de transformer l'écriture en panacée. Il refuse de croire que le livre puisse devenir lui-même la terre promise. «Ce qui est promis, c'est la lecture du livre parmi la terre qu'il promet.» Mais comment maintenir l'ambiguïté poétique, alors que s'installe partout l'effrayante tautologie technologique, qui clone tout, y compris le soleil dans le réacteur atomique? Et s'il fallait prendre à la lettre le niveau de vie américain et le multiplier par cinq milliards d'êtres humains, «la terre y passerait».

Le sujet lyrique est-il une solution d'avenir? À condition que sa puissance subversive ne m'autorise pas «à prendre pour la Subversion même, la Transgression de la Loi, mes élucubrations en plaques idiosyncrasiques». De l'humour? Oui, et au plus serré de la réflexion: la profondeur de ce livre n'est pas un effet d'esbroufe. Et à propos du silence, l'auteur ne confond pas celui qu'il faut faire — en Orient ou ici — pour entendre le monde, et celui d'ambiance qu'offrent les techniciens dans les studios d'enregistrement ou les gourous dans les lamaserias.

Comment penser autrement que par paradoxe, quand on se déplace sur un ruban de Möbius? Quand on cherche à saisir ce monde à éclipses, qui paraît en disparaissant, qui est et qui n'est pas. Si Éluard affirme que «la terre est bleue comme une orange», c'est pour montrer que c'est par où la terre n'est pas l'orange qu'elle est comme l'orange. Aussi vrai que les vessies sont des lanternes.

Avez-vous habité dans un poème récemment? Prix modique, vue imprenable. Et l'air y est toujours respirable.

P.T.

Le 13 aux 13 visages

Il n'y aura eu qu'un seul vendredi 13 en 1988. C'était en mai. Peu importe le mois, le numéro de février de la revue XYZ — le treizième numéro déjà — était consacré au chiffre maléfique. Seize textes le dépeignent sous toutes ses formes. Mentionnons quelques titres: *Date de tombée; Je ne vous le fais pas dire; Crime bavarois; Treize à la douzaine; Tante Lili ou le Caviar des petits lapins; Très étrange; Jour de chance.* Qu'on soit ou non *triskaidékaphobe* (c'est-à-dire effrayé par le chiffre 13), on appréciera la variété des récits et des styles. Le tout est orchestré par Michel Lord.

S.R.

La félicité du cycliste

Vers le sud, la 35^e avenue de Laval-Ouest finit dans un bois. Ensuite, un sentier que l'on peut emprunter à bicyclette s'enfonce sous le feuillage. Une bifurcation se présente peu après, et si l'on prend à gauche, on tombe sur un immense marécage. Il y a dix ans, les parages étaient occupés par un dépotoir où j'allais ramasser des planches. On a rétabli la propreté de l'endroit. Seuls quelques pneus visibles dans l'eau témoignent du minable passé des lieux. Les plantes aquatiques mousseuses les recouvriront bientôt complètement. Une herbe fine pousse maintenant sur la berge. Un peu plus haut, le sol plus sec appartient à l'achillée, à la vipérine, à la brunelle, à la troupe de choc des plantes pionnières qui n'aiment que les sols stériles. Il y a même des touffes de luzerne; elles résistent grâce à des racines qui vont plus bas que celles de toute autre plante de la même taille. La valériane, qui règne sur les terres en friche de Laval, répand ici aussi sa puanteur — une odeur délectable quand on vient de respirer des arrières de voitures sur le boulevard. J'arrive donc aujourd'hui devant le marécage. Il est deux heures. Il fait soleil et l'eau brille. À cinquante mètres environ devant moi, près d'une île, un groupe de canards sauvages a fait halte. Voir ces canards, c'est la félicité du cycliste. Les uns marchent sur le bord de l'îlot, les autres nagent en fouillant l'eau du bec. Pendant que je me

demande si les marcheurs jouent le rôle de rabatteurs de grenouilles pour les nageurs, plusieurs canards me voient. Aussitôt, un premier groupe s'envole, et par un large mouvement tournant, prend la direction du sud. J'avance encore et me découvre, et un deuxième groupe décolle. La maison la plus proche est à deux pas, mais qui s'en douterait? On ne voit que de la végétation de tous côtés. Il y a un moment que les canards ont disparu, et le marécage, rendu aux grenouilles qui sautent dans l'herbe et plongent quand j'avance, reprend le cours de sa vie secrète, trahie par des éclatements de bulles, des gargouillements, des glouglous dont on ne peut déterminer la provenance, des appels d'oiseaux criards qu'on n'entend nulle part ailleurs.

Il y a dix ans, il existait un marécage aussi grand au sud-est du coin des boulevards Dagenais et Sauvé. Un promoteur s'en est emparé. Les camions de terre sont arrivés pour remblayer. À un endroit, entre les tas de fleur, une flaque est l'œil encore ouvert du marécage, une touffe de quenouilles est son dernier geste. Un vieux rat musqué vit en ermite dans cette flaque. Il surveille avec inquiétude l'avance des maisonnettes. Il sait que leurs habitants trouvent la terre sale, craignent les pissenlits comme la jaunisse et les rats musqués comme la peste. Cubes entre les cubes, ces maisonnettes, le long d'une future rue de la Déception. Elles ont perdu la mémoire du lieu qui consent à leur existence, et le cycliste qui veut trouver la félicité, hors de portée des manœuvres civilisées, doit aller plus loin, dans les bois qui restent et les terrains vagues, au bord du marécage épargné, partout où aucune idée commerciale n'a encore germé.

J.-P.I.